Les yeux fermés

Naïm Kattan

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60174ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1979). Les yeux fermés. *Liberté*, 21(3), 63–70.

Les yeux fermés

NAÏM KATTAN

— Je savais que tu allais appeler, dit-elle sans surprise, sans empressement.

— J'avoue que j'ai hésité... puis.

— Je sais, coupa-t-elle fermement toute explication.

C'est elle qui suggéra le bar du Ritz-Carlton pour leur rendez-vous.

Il avait à peine remarqué des dames d'un chic suranné dans le décor insolite du début du siècle. Ruth était déjà là, dans un coin, le regard nonchalant qui se dérobait, lui donnait toujours cet air d'absence. Elle est effacée avait-il proclamé devant sa femme Héléna le jour où ils l'ont connue dans un cocktail.

— Mon véritable nom est Mordecai, dit-il pour conjurer l'embarras et pour annoncer un commencement. Mort est plus commode, plus court.

Peut-être lui en voudrait-elle de se cacher, d'oblitérer le seul héritage qui lui restait en propre. Mais non. Elle n'avait aucun goût pour les réquisitoires et les sentences.

— J'aime beaucoup Mordecai, dit-elle, et ses yeux s'illuminaient, joyeux comme s'ils revivaient un bonheur lointain, sans tristesse et sans nostalgie.

— Jamais je n'ai imaginé que tu étais si belle, si éclatante.

Il était visiblement consterné, ne reconnaissant aucun des signes d'émotion naissante qui déjà le submergeait. Elle le fixa de ses grands yeux verts. Était-ce l'indifférence ou bien était-ce sa propre incapacité de déchiffrer ce qui était peut-être transparent ?

— Ruth... dit-il et s'arrêta.

— Oui. C'est bien mon nom et elle éclata d'un rire dont il ne pouvait même pas soupçonner l'existence, chez aucune femme.

— Tu ne l'as pas changé.

— Je ne l'ai pas changé, répéta-t-elle automatiquement. Et comme pour l'excuser, elle se reprit.

— Je n'avais pas à le changer, c'est un nom neutre.

— Nous nous connaissons depuis tant d'années, dit-il pour reprendre le fil. Quatre, cinq ans ?

— Quatre ans. Nous sommes arrivés ici il y a quatre ans.

— Nous nous sommes à peine adressés la parole. Toutes ces années.

— Peut-être n'avions-nous rien à nous dire ?

— Peut-être.

Il laissa le silence s'installer quelques secondes, quelques minutes afin de reprendre son souffle, de s'habituer à cette présence. Ruth. Il dit son nom pour s'habituer. Elle était devant lui, calme, disponible. Pour elle non plus ni hâte ni attente.

La veille, un dîner comme tant d'autres. Avocats, architectes, une femme psychanalyste, une journaliste. Collègues de travail et amitiés de circonstance. On en était au dessert et l'on passait en revue les dernières émissions de télévision et les films récents.

— Les jardins des Finzi Contini, s'exclama Héléna, quel beau film.

— Je ne supporte plus les films de guerre, dit René, un avocat collègue et associé de Mort.

— Surtout que c'est tellement exagéré, dit Stéphanie, la femme de René.

Et comme personne ne semblait l'approuver :

— Il me semble, ajouta-t-elle.

— Je n'ai pas vu ce film, dit Jean-Paul, son voisin qu'elle fixait du regard, réclamant une réaction.

— Moi, je l'ai vu, dit Monique, journaliste à la radio, je suis d'accord avec toi, c'est exagéré.

— Qu'en savez-vous, lança Ruth d'une voix à peine audible.

— Que veux-tu dire ? demanda Monique.

— Qu'en savez-vous, répéta Ruth ne cachant plus sa colère. Vous en débattiez tous à votre aise comme d'un pique-nique au bord de l'eau. C'est beau. Non ce n'est pas beau. Cela n'a rien à voir. Exagéré. Qu'est-ce qui est exagéré ?

— Les arrestations, les persécutions enfin... dit Stéphanie comme pour justifier une bourde dont elle n'était pas consciente, attendant un secours qui ne venait pas.

— Moi, j'y étais et je vous dis que ce n'est rien par rapport à ce qui s'est passé. Sa voix tremblait, son corps raide, elle était figée sur son siège et ne regardait personne. « Exagéré. »

— Vous étiez en Italie ? avança doucement Stéphanie, conciliante et pour changer de sujet.

— L'Italie ? Quelle Italie. Il ne s'agit pas d'Italie mais de camps de concentration. J'étais là. Oui, là, dans les camps. Elle se mit subitement debout.

— Excusez-moi, dit-elle. Il faut que je m'en aille.

Et elle se précipita dans la salle de bains.

— Moi aussi j'étais là, entendit-elle dire Mort.

Il resta à sa place. Dehors, Ruth hésita, perdant tout sens de l'orientation, ne sachant où diriger ses pas. Félix sera là, dans un instant. Il ne la laissera pas à elle-même. Elle le savait. Debout derrière elle, il gardera son mutisme, lui donnera son bras et l'entraînera vers la voiture. Plus tard, elle s'enfermera dans la salle de bains et pleurera, pleurera tout son saoul.

Le tremblement qui la secouait sa calma, se mua, petit à petit, en frémissement, comme si les soubresauts d'une vie

s'évanouissaient à nouveau dans le sombre. Et puis il y eut Mort. Lui ? Lui aussi ? Qui l'eût cru. Elle eut beau scruter sa mémoire, elle ne parvenait pas à se souvenir d'aucun doute à son égard, d'aucun soupçon. Ainsi on pouvait passer inaperçu, malgré tout, même aux yeux de ceux qui savaient, de ceux qui étaient là. Ainsi, elle aussi traverserait les villes et les pays sans que l'on s'aperçût ? Félix ne lui en parlait jamais. A quoi bon remuer les cendres et réveiller les ombres ? Il était solide, un arbre robuste aux racines bien plantées. Futilité et inutile tristesse, ces images d'une lointaine douleur, à jamais ensevelie. C'était fini maintenant, elle est une femme heureuse. Mère et épouse. Elle devait s'enfermer pour pleurer, honteuse d'un malheur auquel elle n'avait plus droit.

La voix de Mort la poursuivit toute la nuit. Il allait téléphoner. Il était impossible qu'il ne le fit pas. Et maintenant, ils étaient seuls face à face ; elle n'avait plus besoin d'explication. Elle allait le supplier de respecter leur silence, qu'il comprît au moins le sien, qu'il tentât de le rejoindre.

Il lui prit la main et elle l'abandonna à sa caresse sans réagir comme s'ils eurent parcouru le chemin du désir, qu'ils atteignirent imperceptiblement par magie l'enchantement total, au-delà de la sensualité.

— J'avais deux ans quand mes parents ont disparu, évanouis dans les fours. La famille qui m'a adoptée ne m'a pas caché mes origines. Ils sont chrétiens mais en fait, ils ne pratiquent aucune religion. Il ne m'ont jamais parlé des années de la tourmente. J'ai eu une enfance heureuse, insouciante. Parfois je leur en veux de m'avoir tant protégée. Ils ont voulu m'éviter des angoisses et des souffrances inutiles. Je ne sais presque rien sur mes parents véritables. Mes parents actuels n'en savent pas davantage et ne peuvent donc rien me dire. Comment et où m'ont-ils recueillie ? Dès qu'ils en parlent, je sens leur malaise et leur réticence. Je me sens privée et je m'en veux car ils sont chics. Je suis leur fille et ils m'aiment.

Elle parlait vite, sur un ton monocorde, d'une voix neutre, presque sans timbre. Elle regardait devant elle, absente à tout. Ni gênée, ni émue, elle décrivait l'existence qui ne lui appartenait pas. Mort attendit que le récit se terminât

pour commencer le sien. Lui aussi fut recueilli enfant, orphelin, par une famille canadienne. Lui aussi eut une enfance heureuse, candide et puis comme par transgression, il a cherché à remonter aux origines et il n'a trouvé aucun secours. A la première occasion, à son premier voyage en Europe et sans jamais le dire à ses parents, il alla à la petite ville où il a survécu après avoir tout perdu.

— Je n'ai rien oublié car je ne possédais même pas ce que j'aurais pu oublier.

Il lui tenait la main jouant automatiquement avec ses doigts comme s'il était dépourvu de toute sensation. Puis, il se leva subitement et elle le suivit. Il ne lui demanda pas à quelle heure on l'attendait, ni quand elle devait rentrer. Elle monta dans la voiture. Il suivit les voitures rue Sherbrooke et quand l'odeur nauséabonde le happa, il se rendit compte qu'il était à l'est, près des raffineries. Ils avaient tous deux peur de rompre le silence. Qu'avaient-ils à dire ? Il n'y avait ni raison ni explication à leur rencontre. Ruth se demanda si elle était contente. Elle avait sa vie où tout était limpide et quand Félix la surprenait parfois des larmes sillonnant son visage il la serrait contre lui, la tenant par l'épaule. « C'est le passé, Ruth. A quoi bon se rendre malheureux. » Oui à quoi bon ? Et elle avait honte, elle s'excusait de s'être laissée aller. Désormais elle se contrôlerait, elle se resaisirait à temps, elle ferait attention. Elle était bien ingrate. Elle avait tout. Mari, enfants, santé. Elle n'avait pas le droit de pleurer. Il n'y avait rien à regretter. Ses parents ? A peine si elle en a aperçu péniblement, déchiffrer difficilement leurs traits dans une mauvaise photo défraîchie...

Mort stationna devant un motel.

— Je reviens, dit-il.

Et il revint avec la clef. Il la déshabilla comme une somnambule, sans oser regarder sa nudité puis au lit, il fut pris d'une frénésie subite. Il l'arrachait à l'ombre, la retirait d'une nuit opaque. Il la touchait délicatement protégeant sa fragilité contre l'envahissement de sa propre peau. Il la sauvait du naufrage et savait qu'à tout moment il risquait de sombrer lui aussi et que tous deux étaient sur le point de s'évanouir, de disparaître à jamais.

Elle avait les yeux fermés et répétait dans un chuchotement, retenant sa voix comme si elle avait peur qu'il l'entendit.

— Mordecai, Mordecai.

Jamais personne ne l'appela par son nom. Il l'avait perdu et ne parvenait pas à le retrouver. Il faudrait qu'il le dise à Hélène. Elle aussi répétait son nom quand ils s'aimaient. Dans un éclair, il pensa à elle avec attendrissement. Il y a aussi Mordecai, il faudrait qu'il le lui dise, qu'elle le sache.

Ruth resta longtemps blottie contre lui et il lui caressa le dos découvrant la douceur de sa peau, comme s'il l'inventait. Ils étaient en vie, ils n'étaient pas engloutis avec les autres. Il s'était toujours senti en sursis et attendait sans surprise le moment où on allait prononcer son nom, le nom oublié et il répondrait à l'appel, il n'aurait pas le choix, il obéirait. Et c'est Ruth qui épelait le mot interdit et il était désormais responsable de sa vie et de la sienne. Il la serrait contre lui doucement de crainte de lui faire mal mais avait constamment besoin de se rassurer qu'elle était toujours là, malgré la fatigue et l'assoupissement.

Ils se sont revus tous les jours cette semaine-là. Il lui téléphonait et ils se donnaient rendez-vous devant l'hôtel où il réservait une chambre. Ils convenaient de l'heure à la dernière minute, au déjeuner, en fin d'après-midi et jeudi elle lui proposa d'aller chez elle où elle se trouvait seule après le départ des enfants à l'école et de Félix au bureau.

Ils se déshabillaient sans précipitation puis, au contact de leurs peaux, Mort retrouvait la frénésie du premier jour. Ruth fermait les yeux l'entourant de tout son corps cherchant avec acharnement un abri, le lieu où, au-delà de l'oubli, elle découvrirait enfin une immobile sécurité.

D'habitude bavard, Mort était, autant qu'elle, parcimonieux de ses mots. Ils se répétaient leurs noms et de temps à autre, Mort proférait une sentence dont il allégeait la gravité par un sourire quand il n'en annulait pas l'effet par un éclat de rire ironique.

— Avec toi je retrouve le fil perdu, ou par toi ma vie reprend son départ ou bien j'apprends par ta peau à fondre mon corps...

Elle posait alors sur lui ses yeux verts, le fixait quelques instants puis passait sa main sur ses cheveux. Il ne parlaient jamais de leurs familles, ni de leurs occupations sauf pour indiquer une heure, un endroit où l'un et l'autre devaient se trouver. Et puis Mort téléphonait et Ruth attendait son appel. Il l'abordait à nouveau avec précaution avant d'atteindre avec elle, dans la frénésie, le lieu aux frontières indéfinissables qu'ils investissaient avec fracas, sans parvenir à l'occuper, encore moins à s'y fixer et qui finissait par se dérober, les mettant face à face, échappant l'un à l'autre.

Ils se rhabillaient en vitesse et ils étaient tellement préoccupés de leurs gestes qu'ils se regardaient à peine.

Mort se rendit compte qu'il évitait Ruth dès qu'ils quittaient le lit et cela suscitait chez lui un malaise qu'il repoussait cherchant à le conjurer sinon à l'oublier. Puis un jour Ruth ouvrit les yeux, alors qu'il était encore étendu à côté d'elle. Le choc fut si subit, si violent que sa première réaction était de se retourner réprimant son désir de lui demander de fermer instamment les yeux. Il revint vers elle gêné par son recul qu'il avait du mal à ne pas mettre sur le compte de la lâcheté. Il l'affronta et la tristesse de son regard le happa à nouveau, l'envahit dans une fascination qui le plongea dans un malheur sans fond. Tristesse implacable, sans rémission et sans fissure. Et il savait que toute sa vie il la fuyait et qu'elle ne cessait de le hanter. Ces yeux le renvoyaient à son monde, au malheur de toujours. Lui, qui voulait être une armure et une protection, n'était qu'un fragile résidu, si foncièrement, si fatalement vulnérable.

Dans les moments d'abandon, alors que Ruth se sentait et surtout voulait se sentir libre dans sa nudité, débarrassée enfin du poids du clandestin, sans masque et sans secret, elle se retranchait dans la pénombre, les yeux fermés, où personne ne pouvait l'atteindre. Libre et enfin seule. Et subitement, entrouvant les yeux, le regard de Mort la surprit et la figea. Plus d'évasion possible. Comment reconquérir la solitude ? Posé sur elle, le regard la transperçait, pénétrait à travers toutes ses armures. Sans secret et sans défense, elle se trouvait sans pesanteur, sans substance, légère et transparente. Le corps qui l'étreignait, la peau qui pesait sur elle, cette res-

piration qu'elle entendait lui apparaissaient dérisoires et futiles. Elle ne pouvait plus subir Mort sans étouffer. Avec Félix, elle allait se retrouver, regagner le refuge où elle serait seule, où personne ne la surprendrait. Elle serait, là, à ses propres conditions, dans sa tristesse et son malheur, sans que l'on puisse deviner son existence. Cachée, totalement cachée. Pourvu que Félix ne se doutât de rien. Ce jour-là, avant de la quitter, Mort hésita puis, revenant sur ses pas, lui dit :

— Nous avons vaincu, puisque nous sommes là.

Elle ferma les yeux puis les rouvrit, sans desserrer les lèvres.

Le lendemain il lui téléphona pour lui annoncer qu'il partait en voyage, qu'il la reverrait à son retour. Elle n'exprima ni surprise, ni regret. Quand, deux semaines plus tard, il l'appela, elle garda le mutisme attendant qu'il dise allô. Elle raccrocha, alors, sans dire un mot.